

sans conséquence ; on ne se figure pas la gravité du mal que l'on produit. D'où vient cet esprit de contradiction et de désobéissance qui se manifeste de si bonne heure et va croissant avec l'âge ? Evidemment ces vices ont pris leur origine dans ces contrariétés, ces contradictions, funestes badinages qui ont faussé l'esprit des enfants. C'est donc un devoir pour les parents de s'y opposer énergiquement, car une fois que le mal a jeté ses racines dans l'âme, il est difficile, sinon impossible, de l'en arracher.

Beaucoup de personnes ont la mauvaise habitude de provoquer l'obéissance par l'appât d'une récompense : *Faites cela et vous aurez telle chose*, dit-on, et d'ordinaire, c'est une pièce de monnaie, un bonbon ou un joujou.... Ces parents sont loin d'apprécier la portée de cette manière d'agir. Rien n'est plus propre à éteindre dans le cœur de l'enfant la dernière étincelle de l'amour pour le prochain, et à engendrer l'égoïsme et l'avarice.

Faut-il donc provoquer dans l'homme, dès sa plus tendre jeunesse, la tendance à l'avarice et à l'égoïsme ? Faut-il lui inspirer le principe de ne rien faire qu'au prix de l'or et de l'argent, ou dans un but intéressé ? Aussi en agissant de la sorte, l'obéissance du cher enfant se réduit uniquement à un acte de complaisance dépourvu de tout sentiment d'amour.

Les enfants élevés de cette façon ne connaissent point d'autres devoirs que *d'être payés... d'être payés*. Faire quelque chose par amour, par charité, par devoir, cela leur est inconnu : le bien commun ne les intéressera pas. Que chacun prenne soin de soi-même, pour eux ils ne s'occupent que de leurs propres intérêts. L'argent sera l'idole à laquelle ils voueront à perpétuité foi et hommage. Et qu'on ne nous taxe pas d'exagération, l'expérience est malheureusement là, qui prouve toute la réalité de ce triste tableau.

BRAUN,

Principes d'Education.

De l'enseignement de la Musique.

(CAUSERIE.—Suite.)

Ceux qui, maintenant, pensent avec moi que l'habitude de lire la Musique est un préambule indispensable à l'étude des instruments, vont, je le prévois, me faire une objection. En conséquence, notre causerie va continuer, ce dont je suis ravi, et je vais faire tout possible pour soutenir la conversation quelques instants de plus.

On me dit ceci : « Cependant, tout en étant de notre avis, s'il faut d'abord apprendre à chanter et ensuite étudier un instrument, cela va être bien long... et bien coûteux. »

Pour répondre à cette objection j'en appelle à tous les bons professeurs, et je suis certain d'avance qu'ils seront d'accord avec moi pour affirmer aux élèves que seulement douze mois d'une étude sérieuse de la lecture de la musique abrègeront d'autant leurs études instrumentales. Les élèves auront en outre l'avantage d'étudier leur instrument avec intelligence, ils prendront du goût pour lui, et ils deviendront autre chose que des machines à jouer des fantaisies brillantes. Il y a beaucoup de ces machines en Amérique. Dans une soirée elles se placent près du piano et jouent leur morceau. Il y a des machines à deux, trois et quatre morceaux ; très-peu dépassent la demi-douzaine. La réunion d'un ou d'une pianiste-machine de ce genre et d'un piano forme une vraie boîte à musique. Pour ma part, si les circonstances m'obligent parfois à entendre de semblables artistes, je me garde toujours bien de les écouter, mais je les regarde, et en les regardant j'ai souvent réfléchi que la main de l'homme est un outil d'une construction admirable, puisqu'elle peut exécuter des choses si difficiles sans le secours de l'intelligence.

— « Mais tout le monde ne peut pas chanter, » me direz-vous encore.

— Un fait d'expérience, que vous pouvez vérifier vous-même, sera la réponse à cette objection. Toute personne qui, naturellement, ou après quelques heures d'étude, peut chanter justes les sept notes *do, ré, mi, fa, sol, la, si*, peut, si elle en a le désir,

arriver à chanter d'une manière satisfaisante pour elle-même et agréable pour ses amis. Or, sur dix enfants, rarement vous en trouverez un seul qui ne puisse pas émettre d'une manière juste les sept notes dont je viens de parler. J'ai dit *des enfants*, parce que chez les grandes personnes le manque de voix provient presque toujours de mille circonstances étrangères plutôt que d'un défaut naturel.

Tout chante dans la nature, si nous en croyons les psaumes de David et les impressions de tous les poètes. L'homme qui est le roi de la création ne saurait être entièrement privé de cette noble faculté, et les exemples qu'on pourrait citer ne sont que de rares exceptions. Je ne veux pas dire, bien entendu que tout le monde puisse chanter comme Garcia ou la Malibran... mais tous les oiseaux ne chantent pas comme le rossignol et la fauvette.

L'oiseau ne saurait vivre sans chanter ; moi, je prétends que l'homme vivrait plus heureux s'il chantait davantage.

— C'est ce qu'il faut démontrer, me dira un logicien impitoyable.

— En effet, le chant n'est pas seulement une expression banale de notre joie, c'est, par-dessus tout, une consolation pour toutes les infortunes :

Je lis dans une chanson de Béranger intitulée *Ma Gaité* :

« Je lui dis, (à la gaité) vaille que vaille,
« Ces chants que le prisonnier
« A tant redits sur la paille
« Et le pauvre en son grenier.
« La folie, franchissant l'onde,
« Brave et railleuse à Paris,
« Allait rendre à nos proscrits
« L'espérance au bout du monde :
« Au logis ramenez-la
« Vous tous qu'elle console ! »

Un poète Anglais, Cibber, dans une pièce de vers qui est devenue populaire, fait dire à un enfant aveugle :

« Whatst thou I sing,
« I am a king,
« Although a poor blind boy. »

« Quand je chante, je suis aussi heureux qu'un roi, quoique je ne sois qu'un pauvre enfant aveugle. »

— Et, sans rien ajouter à ces beaux vers, je prononcerai le *quod erat demonstrandum*, vous laissant le soin de vous convaincre plus amplement par la lecture des poètes que vous prêterez, chez les anciens et les modernes depuis Homère jusqu'à Lamartine.

Orphée, par exemple, baignant des vaches, et apprivoisant les animaux au son de sa voix, Orphée n'est autre chose qu'une personification de la musique civilisant les hommes et adoucissant leurs mœurs.

Mais il y a plus : Le chant est un exercice salutaire pour le corps ; tous les médecins vous le disent avec moi, et si vous avez du goût pour l'anatomie, vous pouvez, en étudiant ce qui se passe dans le gosier de l'homme lorsqu'il chante, vous assurer que le larynx, l'épiglotte, la glotte et les autres organes qui précèdent les poumons, y compris les poumons eux-mêmes, ne peuvent que gagner par l'exercice modéré du chant. Le chant a même été employé avec succès pour guérir certaines maladies des poumons.

Dans un ouvrage sur la musique, dont le titre m'échappe en ce moment, Monsieur Stephen de la Madeleine, professeur de chant à Paris, rapporte à peu près en ces termes une expérience qu'il a faite lui-même :

« Je me trouvais, dit-il, en présence d'une jeune personne au teint maladif, à la voix étouffée, indice certain de quelque affection pulmonique. Sa mère m'avait prévenu que c'était seulement pour céder à un caprice de son enfant malade qu'elle le avait demandé un professeur de chant ; car, ajouta-t-elle ensuite, elle ne pourra jamais chanter. ... On craint même qu'elle ne s'en aille. Malgré cette triste explication, je me mis au piano et j'attaquai le *la*, priant mon élève de chanter cette note en prononçant la syllabe *ah*. A la première tentative, à peine si j'entends un son. Chantez plus fort, lui dis-je, et pour cela tenez-vous droite et ouvrez davantage la bouche. Elle essaya de nouveau, et cette fois je l'entendis. Au bout d'un quart-d'heure elle émettait cette note d'une manière très-satisfaisante. ... après trois leçons, elle pouvait monter la gamme ; et aujourd'hui il y a plusieurs années qu'elle vit et qu'elle chante. »

Si vous voulez me le permettre, je vous parlerai une autre fois de la manière dont je comprends un cours public de chant, et aussi de l'enseignement du chant dans les collèges.

Pour le moment.... Au revoir.

EMM. BLAIN,
Professeur de langues.

Québec, Février 1860.